

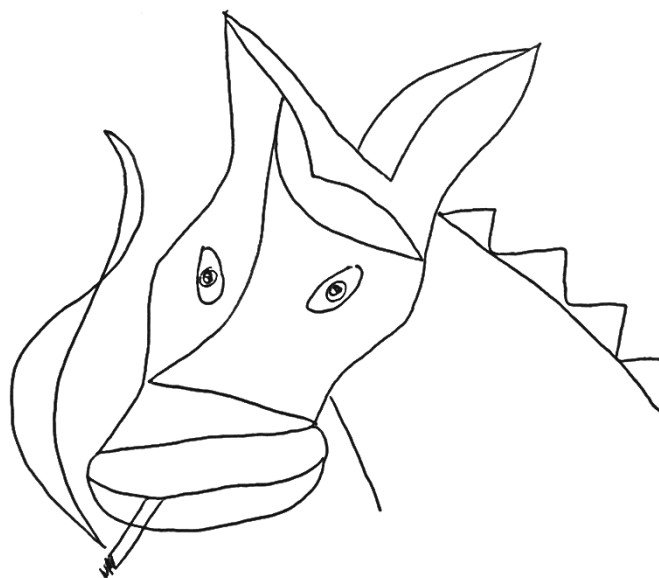
APRES

Beucher / septembre 2017

Dessins : Adrien Millet / 2017
alias @la_perfection_est_atroce

WINNIE. — Je n'ai pas perdu la raison. (Un temps). Pas encore. (Un temps). Pas toute. Il m'en reste des bruits. (Un temps). Comme des petits ... effritements, des petits... éboulements.

Samuel Beckett, *Oh les beaux jours !*



Après

(Théâtre)

Alexandre, sculpteur russe, arrivé en France dans les années 1980.

Un journaliste, son ami, 40 ans, il est ivre.

Une femme, maigre et chétive, elle porte un manteau noir qui a beaucoup servi.

Une clairière dans le bois Mandé, proche des *Petites Chapelles*. Plus tard un café.

C'est l'été, il fait très chaud. Le temps redéploie sa durée, jusqu'à l'hiver...

I-

La clairière. Un bloc de granit, posé sur des traverses en bois. Juste à côté, quelques outils en vrac, une massette, des pointes au carbure, quelques ciseaux à pierre. Il y a aussi un vieux compresseur, un perceuse. Alexandre vient d'arrêter le compresseur. Son visage et son corps sont recouverts de poussière. Il porte des lunettes de protection. Il prend au sol une massette et un ciseau à pierre, puis commence à dégrossir le bloc. On entend le son de chaque coup donné avec la massette. Rien d'autre. Un très long temps. La chaleur de l'après-midi.



II-

Le Journaliste

Alexandre... C'est toi qui es russe... et c'est moi qui bois ! (Temps. Il regarde le ciel) Les mots flottent, Alexandre... comme des cadavres... ou bien des étrons dans le ciel... Un jour un chien, un autre une fleur, ou bien la tête de quelqu'un... Mais toujours flottent... se transforment... disparaissent... Moi, je ne suis pas comme un nuage, Alexandre... je dois dire... la vérité... Tu comprends ? Mais les gens se fichent de la vérité, ils veulent... le spectacle... Peu importe ce que tu dis, il faut... *le spectacle*... Tu dis : « Nous ne sommes plus dans une démocratie ! »... Et les gens applaudissent ! Si... Les gens applaudissent ! C'est magnifique ! Et si tu devines ce qu'ils veulent entendre, ils applaudissent encore plus... Des mensonges... des vérités... tout ça n'a plus d'importance... Rien ne compte plus que le profit... Et le *profit* rapporte beaucoup de... profit!... Moi, je ne peux pas, je ne veux pas... Je veux écrire, je veux ECRIRE... Mais si je ne le fais pas, je perds mon travail, tu comprends ?... Parce qu'il faut que les gens applaudissent... Et plus ils applaudissent... plus ils applaudissent... Mais qui a dit qu'il faut applaudir ? Personne ne sait... Ça n'a plus d'importance non plus, rien n'a plus d'importance... Et tout cela disparaît dans les méandres de la grande « algorithmie » générale... (Temps) *A la santé de la grande « algorithmie » générale !* (Temps) Moi, je crois que non... Je crois que même une merde, elle a sa vérité... Même une merde, une merde toute petite, même son cadavre... il a sa vérité...

Alexandre

Si tu continues... toi aussi, tu vas pleurer comme Russe !

Le Journaliste

Fake news !

Alexandre En Russie, on racontait l'histoire du prisonnier et du gardien... Le prisonnier avait une pelle, et le gardien lui, n'avait que des ordres à donner. Alors le gardien ordonne au prisonnier de creuser un trou. Le prisonnier commence à faire le trou, mais comme la terre est dure, il s'arrête, il fait des pauses. Le gardien lui offre même des cigarettes, des... *Pall Mall* ! Au bout d'un moment, le prisonnier demande au gardien, pourquoi il doit faire le trou. Le gardien répond que c'est pour lui, que c'est pour le mettre dedans, quand il aura creusé. Et là, le prisonnier, sans rien dire, recommence à creuser. Il recommence à faire son trou. Plus tard, le gardien lui demande pourquoi il ne dit plus rien. Alors le prisonnier répond : « Si c'est ma tombe que je creuse, alors il faut qu'elle soit très belle ! »

Le Journaliste

Elle est vraie... cette histoire?

Alexandre

Tous ceux qui la connaissaient, faisaient semblant de croire que oui.

Le Journaliste

Et pourquoi il ne se révolte pas le prisonnier... avec sa pelle ?

Alexandre

Parce que lui aussi, il avait fini par croire que sa vie ne pouvait pas être différente... différente de celle que le gardien avait pensé pour lui.

Le Journaliste

(Après un temps) En Chine, le pouvoir paye des types pour faire de la propagande sur internet... Ça marche tellement bien, que les opposants n'osent même plus... s'exprimer... Quand ils le font, ce qu'ils écrivent est tellement noyé dans la masse, que personne n'y fait même plus attention...

Alexandre

(Se moquant de lui) Maintenant toi aussi tu connais KGB ! (Il retourne sculpter) KGB ligh !

(Temps)

Le Journaliste

(Il regarde autour de lui.) Même la beauté !... Même la beauté, elle n'est plus là, que pour nous aider à disparaître... doucement... sans violence... bien *consensuellement*... (Violent et triste) Pourquoi est-ce que tu tapes sur ta pierre, si la beauté, elle ne vaut plus rien d'autre que ça ? Nous aider à disparaître... bien *consensuellement*...

Alexandre

La pierre, elle dit elle-même ce qu'elle veut, et Alexandre, il écoute la pierre...

Le Journaliste

Mais moi, je n'arrive plus à penser, Alexandre... Tu comprends ? A penser... Tout va trop vite, dans ma tête... Alors il faut que je boive... plus...



III-

Alexandre continue de sculpter. On commence à deviner un visage dans le bloc de pierre. Il sculpte maintenant une ride, sur le front. Il s'applique, et comme s'il suivait une rivière souterraine, il se laisse guider par la seule sensation qui le conduit, sans même savoir exactement ce qu'il cherche. C'est un accord tacite, entre ce que veut la pierre et ce que peut Alexandre. Le monde autour n'existe plus, ou plutôt, ils ne sont plus *séparés* l'un de l'autre. Par le geste, Alexandre s'accorde à la pierre. Le temps change, il se met soudainement à pleuvoir. Alexandre ramasse rapidement ses outils, puis sans aucune raison, il s'arrête et expose son visage à la pluie. C'est une averse très violente, qui en quelques secondes, inonde toute la terre. L'eau lave la poussière qui recouvre le corps et le visage d'Alexandre. Il regarde ensuite sa sculpture, dont la couleur s'est transformée elle aussi sous la pluie. Ils restent ainsi tous les deux. Un très long temps. La pluie finit par s'arrêter. Alexandre comprend alors que le visage qu'il sculpte est un souvenir, très lointain, qu'il croyait avoir oublié. Il commence à lui parler.

Alexandre (A la sculpture) Alors monsieur, comment allez-vous ? (Répondant à la place de la sculpture) « *Calme... Calme... Les Anglais disent câââm. Ce sont des gens câââms.* »

(Il s'en va en imitant Charlie Chaplin)

IV-

Un café minable. Une table en formica rouge foncé. Le journaliste est assis, il a posé sa tête sur la table, épuisé de sommeil et d'ivresse. Debout, près de lui, la femme, comme soudainement apaisée. Elle boit un lait chaud. Dehors, il fait très froid.

La Femme Non... pas... je... le... souffrir. Non pas souffrir. Je... Le temps reste. Il reste du temps. Il y a... Comment... Je ne me souviens pas... Je n'arrive pas à me souvenir... Longtemps... Comment dire ?... Vous... (Au journaliste) Peut-être, vous ne voyez plus le monde ?... Peut-être vous ne l'entendez plus, non plus ? Le temps... vous ne le ressentez plus. (Temps) Moi, des fois, je ne sais plus si mes souvenirs sont des rêves, ou bien, si je les ai vécus... *Je ne sais plus si je... vécus...* Comme si, je n'avais plus mon corps. Je le perds... le poids. Je veux dire... Je VEUX dire... Qu'est-ce qu'il reste si je n'ai plus de poids... Si les mots ne sont plus dans mon corps, s'ils n'ont plus de chaleur ? Est-ce que je continue tout de même à exister ? Disparaître... C'est cela, je me sens disparaître. Mais toujours comme cela... Avant non... Je faisais du théâtre... (Temps) Je vois mes mains, mais à cause de cela... je ne pouvais plus... Déjà les formes... avec des couleurs se mélangent... C'est comme... une sensation qui n'a plus de sens... Je disparaissais parce que je ne ressens plus votre regard... *Le faux qui est faux, est toujours plus vrai, que la vérité fausse... Alors ils préféreraient le mensonge... Ils préféreraient le mensonge, parce qu'il était plus vrai...* Moi, je disparaissais... parce que personne ne me voit... Je suis si légère... trop... Je crois... je pourrais quitter le sol... Comme cela... dans la magie... hop ! Je tomberai... dans le haut... (Elle se soulève) Je veux dire, je n'ai plus de monde... Je ne suis plus dans le monde... Celui-là... Mais je voulais vous demander, si nous sommes d'autres, à ne plus être *dans le monde*... Parce que si la pauvreté n'est plus *dans le monde*, alors où... sommes-nous ? Et qui... est dedans ? Je reste... Quelque chose encore... résiste... alors je reste... Je veux dire, je regarde seulement la télévision... Seulement toute seule... je garde le temps... Mais si je ne suis plus *dans le monde*... mais je reste... encore... Je suis... *dans le monde*, même peut-être... disparaissais... Est-ce que... vous me comprenez ? Si le monde n'est plus que le calcul du profit, ou bien une croyance qui s'achète, alors vous disparaîtrez vous aussi... Parce que nous ne pouvons plus *éprouver*... Vous comprenez cela... *éprouver* ? Comme une preuve dans la vie...

Nous n'éprouvons plus le monde parce que nous en sommes *dépossédés... Dépossédés...* C'est cela qu'il faut écrire... dans votre journal... *Dépossédés...* (Elle pourrait s'envoler)



(On entend des nouvelles à la radio)

V-

« L'hypothèse que je voudrais défendre ici est que, en réalité, l'accélération sociale est devenue une force totalitaire interne à la société moderne et « de » la société moderne elle-même, et qu'elle doit donc être critiquée comme toutes les formes de domination totalitaire. Bien sûr, je n'utilise pas ici le mot « totalitaire » comme je le ferais pour me référer à un dictateur politique ou à un groupe, une classe ou un parti politique ; dans la société moderne tardive, le pouvoir totalitaire consiste plutôt en un principe abstrait qui assujettit néanmoins tous ceux qui vivent sous sa domination. »

Hartmut Rosa, *Aliénation et accélération*, Editions La Découverte, 2012 (p.84)

VI-

La nature. Le soleil est revenu, comme l'animal a retrouvé sa tanière. Parmi les herbes et les ronces, il y a la sculpture d'Alexandre. Elle est presque recouverte, mais on la distingue tout de même suffisamment pour reconnaître le visage de *Samuel Beckett*, couché sur la joue. Il nous *regarde*. On reconnaît son œil, son sourcil. Il a été oublié là, abandonné. Sa présence modifie l'espace qui l'entoure, la clairière. Tout est calme – « *câââm* » comme il dirait lui-même. On entend par moment, le frémissement léger des herbes, et aussi quelques *pépiements* d'oiseaux, rares, comme d'irrémissibles résurgences d'une pensée, résistant à sa propre disparition.

- Le nuage est langage / échappé d'une bouche / comme le songe d'une colère / A peine nommé déjà / il était transformé

- La main coupée / restée silencieuse / de l'homme / inerte

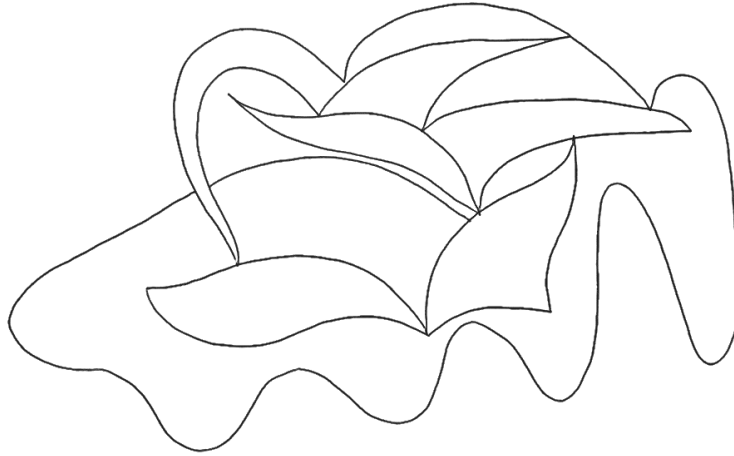
- Des aboiements / comme des cris / se perdent

- Au loin très loin / très loin / très très très très très loin

- Personne ne parle plus maintenant / il neige très *légèrement*

- QUOIQU'IL EN SOIT / LA PAUVRETE DEMEURE / ET PERSONNE NE SE REVOLTE

Post-scriptum



Les mots flottent dans l'espace, ils ne font plus apparaître le monde, mais sont devenus monde en soi. En masquant le réel, ils le travestissent. Nous pouvons dire alors : « Nous sommes dans une démocratie », tout en étant conscient qu'une férocité dévastatrice est à l'œuvre.

Ainsi s'écrase la preuve sur le poème, et le poème sur la preuve.

En parlant de la *post-vérité*, période dans laquelle les faits objectifs compteraient moins que l'émotion pour modeler l'opinion publique, on sous-entend que la période précédente était celle de la vérité, et que celle-ci en serait la négation. Mais de quelle vérité parle-t-on ? La vérité du monde d'avant Trump, du Brexit, des *fake-news*, des réseaux sociaux devenus source principale d'informations ? C'est à dire celle du monde des Bush (père et fils), du FMI, de la Banque Mondiale, de l'OMC, de l'Europe telle qu'elle existe, des medias de masse recapitalisés, du monde du profit légitimé par l'idéologie néolibérale ?

En centrant la réflexion sur une question philosophique, on efface ainsi la dimension politique. On parle d'« ère », de « période », voire de « rupture anthropologique », et les mots agissent comme des masques, dont l'expression du sens est à la fois difficile à saisir, et nous empêche de remettre en cause la réalité qu'ils recouvrent.

Le monde néolibéral a pour caractéristique de savoir édifier sa propre critique, pour mieux se faire accepter en tant que tel. Le concept de *Post-vérité* est un exemple parmi d'autres. Emanant du système lui-même, il vise à nous maintenir dans une logique qui serait sans alternative. Les *fake-news*, qui sont par ailleurs de réelles sources de profit pour certains, sont rendues possibles en raison d'une défiance de plus en plus grande envers le monde des medias dominants, mais quand ces mêmes médias les dénoncent, ils court-circuitent en même temps, la critique dont ils sont les objets.

Car ce qu'il y a de « vrai » dans l'expression du vote pour Trump, pour le Brexit, ou dans l'adhésion à la campagne messianique de Macron, c'est que ces phénomènes laissent apparaître une réelle volonté de remise en cause de ce système, et ce monde de « bateleurs » que nous voyons surgir, n'est là que pour capter ce sentiment. Ceux-là ne sont que le produit mal dégrossi du monde précédent. Il en montre les travers, les dérives, et quitte à choisir entre le faux qui est faux, et le vrai qui s'avère être faux, certains finissent par choisir celui qu'ils savent être le faux, car dans la conscience de sa fausseté, ils imaginent sans doute que la tromperie sera moins grande. A ce jeu pourtant, les structures du pouvoir et de la domination restent les mêmes.

Le problème apparaît alors comme celui d'un glissement. Tout comme on dissimule des questions politiques derrière des problèmes philosophiques, il y a ici l'idée que le « vrai » serait la finalité de la

politique. Comme si la politique n'était que sa recherche, envisagée sous le régime ou l'administration de la preuve. Mais c'est oublier bien vite que « l'action politique, comme l'histoire, est impure »¹, et qu'elle peut être affaire de choix, de remise en cause de l'existant, et d'ouverture à d'autres possibles « à partir de », et non pas « en raison de ». En écrasant les deux termes, « politique » et « vérité », on empêche tout simplement le débat politique d'avoir lieu, pour mieux s'en remettre au pouvoir de « ceux qui sauraient plus que les autres », c'est à dire aux experts.

A cela, il existe une réponse politique, qui comme l'indique la philosophe Isabelle Garo, est de remettre en avant « la critique de l'économie politique », en opposant « une contre-offensive, sur le terrain des idées comme sur celui de la construction d'une alternative politique et sociale au capitalisme contemporain en même temps qu'aux idéologies asservissantes et régressives qu'il propage. »²

Il existe de même une réponse artistique, qui sans être le relais de la réponse politique, doit chercher avec les moyens qui sont les siens, à nous ouvrir à des réalités autres, plus vastes que les réductions sommaires qui nous sont proposées, et auxquelles on tente de nous soumettre. Pour cela, deux chemins (entre autres) semblent possibles. D'une part celui de la réappropriation de la fiction, en montrant notamment qu'il n'est pas une manière unique de raconter le monde, mais qu'il en existe d'infinies, et qu'il faut donc travailler, par le débordement, à leur multiplication. Et d'autres part, en venant mettre des « trouées », des écarts, des syncopes ou du silence, dans le flux incessant du récit existant, pour le diffracter, et laisser apparaître derrière le fétiche dont ce récit est porteur, la réalité d'un monde qui se veut sans Histoire, qui n'a pour seule finalité que l'éloge du profit, et qui laisse derrière lui des corps et des pensées atrophiés, abandonnés aux seules intensités du présent.

Le point de vue adopté dans le texte qui précède, est une tentative pour dire que cette *post-vérité*, n'est pas la totalité qu'elle voudrait recouvrir, et que nous ne sommes ni dans une nouvelle « ère », ni une nouvelle « période », mais bien dans la continuité de ce qui précède, et montrer - s'il est possible, qu'il existe bien un réel qui échappe, et que celui-ci est bien plus vaste.

Il s'agit alors, d'essayer par le théâtre, de redonner à la fois de la matérialité aux corps (chair / sang / respiration), mais aussi aux espaces, aux éléments naturels, redonner de la durée aussi et venir insérer du jeu (vide) entre ces différentes composantes, afin que des rapports dialectiques puissent naître et laisser surgir de l'improbable et de l'inattendu, là où l'ensemble paraissait compact et inéluctable.

Le choix de la figure de Samuel Beckett, est aussi là pour dire que ce sont dans les ratés du langage, dans le silence, dans tout ce qui ne « fonctionne » pas comme il devrait, que le mensonge et la fausseté peuvent également être perçus.

Mais à travers le choix de sa figure, c'est aussi la volonté de montrer *un visage*, et tenter de voir à travers lui, le commun et la singularité qu'il exprime. C'est à dire non plus la vérité d'une preuve, mais celle d'une émotion esthétique. Car la vérité du théâtre, puisque c'est ce dont il était question ici, ne se situe jamais, ni du côté exclusif de la rationalité obtuse, ni de celui de la croyance servile, mais bien dans cette tentative de maintenir ouvert, un espace où le sensible et la pensée s'éclairent mutuellement, pour devenir toujours, ce lieu « magique » de l'apparition, où une vérité s'éprouve avant que de se réfléchir.

« Tous les êtres vivants sont dans l'ouvert, se manifestent et resplendissent dans leur apparence. Mais seul l'homme vient s'approprier cette ouverture, saisir sa propre apparence, son propre être manifeste. Le langage est cette appropriation qui transforme la nature en visage. Ainsi, l'apparence devient pour l'homme un problème, le lieu d'une lutte pour la vérité »

Giorgio Agambem, *Moyens sans fin*, Editions Payot

¹ Daniel Bensaïd, *Qui est le Juge: Pour en finir avec le tribunal de l'Histoire*

² <https://www.contretemps.eu/garo-neoliberalisme/>